

LA POUDRE – ÉPISODE 32 – FAÏZA GUÈNE

LB [00:01:14] J'ai lu tous les romans de Faïza Guène. Elle est comme une amie dont la voix familière m'accompagne depuis des années, depuis en fait la sortie de son premier roman, *Kiffe kiffe demain*, en 2004. Un succès d'édition colossal qui a profondément pesé sur la vie de la jeune écrivaine, alors âgée de 19 ans. Dans son dernier roman, « *Millenium Blues* », un bijou d'écriture aux personnages féminins pleins de subtilité et de flamboyance, Faïza Guène interroge la notion de destin. Elle parle des accidents heureux ou malheureux, qui font soudain bifurquer une existence. Elle introduit avec douceur l'idée que, peut-être, on n'y peut rien. Que peut-être tout est écrit d'avance. Cette idée de destin imbibe tout cet épisode de *La Poudre*. Faïza Guène accueille les aléas de la vie avec cette certitude qui n'est pas tout à fait un fatalisme. J'ai adoré échanger avec elle. Sa parole est aussi lumineuse et fluide que son écriture. Promettez-moi de vous jeter sur ses livres dès que vous aurez écouté l'épisode. Avec Faïza Guène, nous avons parlé de précocité, de génération et de maternité.

LB [00:02:30] Faïza Guène, vous êtes autrice et réalisatrice et cela fait bien longtemps que votre nom m'est familier puisque je fais partie de cette génération qui a dévoré votre premier roman que vous avez écrit lorsque vous n'aviez même pas 19 ans en 2006, *Kiffe Kiffe demain*. Un immense succès d'édition : six cent mille exemplaires vendus, 26 langues traduites... Je m'en veux un peu de devoir commencer votre portrait par ce fait d'armes qui remonte à il y a déjà 13 ans. Un peu comme une pop star à qui on parlerait sans cesse de son tube de l'été d'il y a des années. J'aurais pu commencer par « *Millenium Blues* », votre dernier roman que j'ai dévoré avec la même voracité que le premier. Cet énorme succès fondateur, j'ai l'impression, parle bien de vous. Il vous a valu ce titre de "Sagan des banlieues" qui vous a collé aux basques pendant si longtemps et je commence par là, aussi, parce qu'après avoir exploré votre parcours et votre biographie, j'ai l'impression qu'une grande partie de vous est contenue dans ce succès originel et colossal, cette identité d'enfant prodige qui, nous allons voir ensemble, remonte même à une période antérieure à ce roman. Faïza Guène, j'ai l'impression que dans votre œuvre, vous réfléchissez beaucoup à la notion de destin et je me demande si ce n'est pas votre propre fabuleux destin qui a déclenché cette obsession-là.

FG [00:03:44] C'est une excellente question ! Alors, c'est marrant parce que maintenant que vous parlez de ça, Faïza, ça veut dire "celle qui obtient le succès" en arabe.

LB [00:03:51] Incroyable !

FG [00:03:51] C'est la traduction de mon prénom. Donc, est-ce que... Je me suis toujours dit est-ce qu'on porte en fait quelque chose qui nous dépasse, qui est plus fort que nous et qu'on essaie finalement de répondre à une demande qui est là avant nous ? Je ne sais pas, je... J'ai essayé toujours, en tout cas, d'être sincère et honnête dans tout, tout ce que j'ai pu faire artistiquement - mais au-delà dans ma vie c'est quelque chose de très important -, mais ouais la notion de desti, c'est sûr que je ne peux pas l'ignorer parce que c'est quelque chose qui me... que je porte, parfois même qui m'écrase. Donc peut-être que le fait d'écrire c'est une manière aussi de... voilà, de répondre à cette question-là et d'essayer d'y réfléchir et d'avoir... de prendre un peu de recul.

LB [00:04:39] C'est intéressant cette idée de... presque de programmation en fait pour la réussite par votre prénom. C'est complètement fou.

FG [00:04:44] Bah c'est quand même la pression, quoi ! En même temps, c'est quelque chose, enfin moi je pense vraiment qu'on n'a pas de maîtrise. Je pense que... Je comprends en fait, de plus en plus, qu'on n'influence pas les choses. Qu'on se laisse... En fait on se laisse guider. On a l'impression que c'est nous qui prenons des décisions, que c'est nous qui marchons, mais en fait, on se laisse simplement porter, c'est vrai ! Et j'ai l'impression que plus je me mets ça dans la tête et plus les choses sont simples.

LB [00:05:16] Alors, dans Millennium Blues, on ressent vraiment cette idée-là, cette idée d'un destin qui peut basculer à cause d'un accident, un accident malheureux, un accident heureux aussi parce qu'il y en a dans le roman. C'est encore cette idée-là que vous essayez d'explorer à travers ce livre ?

FG [00:05:29] Et en même temps, c'est pas une idée consciente chez moi. C'est vraiment pour moi quelque chose qui... Je laisse venir les choses, même dans l'écriture. Je... Ce livre et c'est toujours difficile pour moi de raconter l'origine d'un roman et comment naît une idée, parce que c'est pas vraiment comme ça que ça se passe, c'est plutôt une sensation, une humeur. Et je me rappelle, au tout début, j'avais... Y a quelque chose qui avait germé quelques mois auparavant, avant que je me mette à écrire, et ça venait d'un reportage que j'avais vu à la télévision où on donnait la parole à des adolescents qui racontaient un peu... qui parlaient de leur ressenti à la suite des attentats de novembre 2015. Et un adolescent qui avait 15 ans, je me souviens, il a pris la parole et il a dit : "Moi, je suis né avec le terrorisme." Et ça m'avait fait vraiment quelque chose.

Donc il y avait ce truc qui m'avait bouleversée, ce témoignage et je m'étais dit - moi j'avais 30 ans à ce moment-là - et je m'étais dit : "Bah moi, quand j'avais 15 ans, c'était y a 15 ans et je pense que on n'est pas du tout dans le même monde lui et moi." En tout cas, j'avais... je vivais pas dans un monde comme lui, dans lequel lui, il vit à 15 ans quoi, à l'époque. Et puis après, c'est venu avec cette idée d'une atmosphère pesante... je ne sais pas, j'ai pensé à la chaleur, à la canicule et du coup, j'ai raconté cette scène de cet accident qui est la scène d'ouverture du roman. Et voilà, tout le reste est arrivé par la suite. Mais c'est vrai que moi je suis quelqu'un qui est beaucoup dans l'instinct, dans l'intuition.

LB [00:06:51] Vos romans ils surgissent, vous dites souvent ça.

FG [00:06:53] Ouais. Mais c'est vrai ! Vraiment ! J'ai l'impression que... C'est pour ça que je parle de... je parlais de maîtrise tout à l'heure, mais en fait, on essaie de... la maîtrise c'est simplement dans la technique, quand j'écris, dans le processus, je prends vraiment soin de pas donner l'impression que c'était difficile à écrire. Mais tout le reste, je le maîtrise pas.

LB [00:07:12] Alors justement, vous parlez de cette génération à laquelle vous appartenez. Vous êtes née en 1985, donc vous êtes vraiment la génération Y type, vous êtes parfaitement née au bon moment. Moi je suis née 5 ans trop tôt pour être vraiment génération Y, mais je m'identifie quand même énormément. Et donc on va faire ce petit retour en arrière pour parler un peu de votre enfance. Vous avez grandi à Pantin. C'était comment de grandir là-bas?

FG [00:07:37] J'ai grandi à Pantin. Je suis née à Bobigny, mais j'ai grandi à Pantin tout le temps. J'ai toujours été à Pantin jusqu'à présent, je suis toujours à Pantin. D'ailleurs, j'aime bien raconter l'histoire de ma naissance parce que je suis née à Bobigny dans une clinique qui n'existe plus, qui s'appelait la clinique de la ferme. Et le médecin, c'était docteur Poulet. Donc je dis toujours : "Ma vie, elle a commencé par une vanne." Et après, bah j'ai grandi dans une petite famille. On était cinq. J'ai une grande sœur et un petit frère. Et on a grandi dans une... dans un appartement où je me souviens y avait pas de vue, parce que c'était un marchand de sommeil. J'avais une famille pas très riche, y avait pas de douche, on prenait nos douches dans les bains publics qui appartenaient à la municipalité. Et ce qui est fou, c'est que quand je repense à mon enfance, on a manqué, mais on s'en est pas rendu-e-s compte. Et vraiment, voilà je remercie toujours mes parents parce que ils nous ont jamais donné l'impression qu'on était... qu'on était pauvres, y avait vraiment tellement d'autres richesses qu'on s'en apercevait

pas quoi. Donc ça je trouve que c'est un vrai tour de force et du coup, j'ai eu une enfance hyper heureuse, hyper, hyper épanouie, avec des... plein d'histoires à la maison qu'on racontait... voilà, en particulier ma mère parce que j'avais un papa un peu moins bavard, mais ma mère elle nous a raconté beaucoup, beaucoup d'histoires. Donc j'ai toujours baigné là-dedans, j'ai toujours aimé écouter. J'étais une enfant assez réservée, mais j'écoutais vachement les histoires.

FG [00:08:56] Dans tous les portraits qu'on lit de vous depuis... depuis 13 ans, depuis que vous êtes devenue célèbre grâce à votre premier roman, on vous présente comme une enfant précoce, comme une vraie première de la classe. J'ai même lu que vous saviez lire à l'âge de 3 ans. Vous étiez un peu surdouée en fait ?

FG [00:09:09] Oui, je pense que j'étais précoce. Moi j'ai appris à lire en regardant la télévision d'ailleurs, je vous raconte cette anecdote.

LB [00:09:15] C'est incroyable ça quand même !

FG [00:09:16] Ouais. Et parce qu'il y avait à l'époque, je me rappelle, on regardait la roue de la fortune et il y avait donc ce principe de retourner les lettres et en fait, au fur et à mesure, j'ai appris l'alphabet. Et puis après, j'ai appris à... puisqu'il y a des mots qui se formaient sous mes yeux, je ne sais pas comment, mais on s'est rendu compte quand j'ai... quand je suis entrée en CP, que je savais déjà lire. Mais comme je disais pas grand chose, ils s'en sont aperçus un peu tard quoi, c'est vraiment au moment où je suis entrée à l'école primaire. Et après on a proposé à ma mère de me faire sauter une classe. Donc, ma mère elle a accepté, et puis ensuite, une deuxième classe parce que j'allais vite quoi ! Et après, j'étais très petite, très menue et tout, un peu timide et ma mère elle avait peur que je sois trop... enfin, elle avait peur que je sois qu'avec des grands, que ce soit difficile pour moi, donc elle a dit non pour la deuxième classe. Mais voilà, j'avais toujours cette impression de décalage, d'être en avance, en fait de ne pas être dans le même temps que tout le monde, quoi. Ça c'est vrai que c'est un sentiment qui ne m'a jamais quitté, j'ai toujours été comme ça.

LB [00:10:11] D'avoir été plus vieille que votre âge très tôt, vous le dites hein, parfois.

FG [00:10:14] Oui, vraiment.

LB [00:10:16] Alors, vous parlez de votre maman qui vous lisait beaucoup d'histoires, qui avait une grande oralité. C'était

quel genre de femme votre maman, ou c'est quel genre de femme ?

FG [00:10:23] Elle nous lisait pas d'histoires, d'ailleurs. C'était des histoires qu'elle nous racontait !

LB [00:10:26] Elle vous racontait des histoires.

FG [00:10:28] Parce qu'il n'y avait pas de livres à la maison. Mais c'est une femme... Maintenant je me rends compte parce que voilà, j'ai 32 ans, donc je... C'est une féministe ma mère, vraiment !

LB [00:10:39] C'est vrai ?

FG [00:10:39] Elle a toujours... D'abord, c'est quelqu'un qui a été empêché et... Ma mère, elle a dû arrêter l'école quand elle avait 13 ans parce que c'était l'aînée d'une famille de... d'une fratrie de dix enfants. Et elle s'est occupée de tout le monde. Donc, c'est une femme, vraiment elle a connu l'exil, la guerre, ils ont vraiment manqué, c'était dur...

LB [00:10:57] Ils viennent d'Algérie, vos parents, précisons-le.

FG [00:10:59] Oui, voilà. Et donc ma mère... Ils étaient exilés au Maroc pendant la guerre d'Algérie. Ils ont vraiment eu... Elle nous raconte des histoires qui sont très dures quoi ! Mais vraiment, je pense que c'est une femme qui a vraiment... qui est une femme très courageuse. C'est quelqu'un de brave, c'est quelqu'un qui se laisse pas abattre. Elle nous a vraiment donné, vraiment cette force et elle a dû arrêter l'école pour s'occuper de ses frères et sœurs. Et c'est quelque chose pour elle... Je pense que c'est vraiment sa blessure originelle quoi. Parce qu'elle a tellement aimé ça et le fait de plus pouvoir aller à l'école... Et maintenant, elle a 68 ans, elle rêve encore qu'elle va à l'école avec son cartable sur le dos.

LB [00:11:34] C'est vrai ?

FG [00:11:34] Ouais ! Et c'est vrai que ça, c'était quelque chose qui était très fort chez nous, de lire, d'apprendre... Elle nous a vraiment poussés à... Ma mère, je me souviens quand on était au lycée, par exemple, encore au lycée donc 16-17 ans, quand on rentrait à la maison le midi pour déjeuner, le verre d'eau il était déjà servi sur la table parce qu'elle disait : "Ça vous évite de perdre du temps." Elle a vraiment toujours fait en sorte qu'on se concentre sur nos... Ce qu'on avait envie de faire, sur nos études et sur le reste. Et c'est elle qui a vraiment poussé pour que je fasse ce que j'avais envie.

LB [00:12:04] C'est marrant parce que votre maman j'ai l'impression de la connaître un peu. J'ai regardé vos courts-métrages, je comptais y venir un peu plus tard, mais on peut... on peut sauter quelques étapes. Vous l'avez filmée en fait quand vous étiez adolescente, - vous avez réalisé des courts-métrages, on expliquera ça tout à l'heure -, mais on la voit souvent en interaction avec l'école. On la voit souvent dans vos films aller rencontrer le professeur, aller rencontrer le proviseur. Mais par contre, dans vos films en général, c'est pour des élèves qui sont un peu dissipés.

FG [00:12:27] C'est vrai, ce qui était pas mon cas.

LB [00:12:28] Ce qui n'était pas votre cas.

FG [00:12:29] Non. Mais c'est vrai que, ma mère, même pour... Donc on... Pour résumer un petit peu à l'époque, moi j'étais adolescente et je participais à un atelier d'écriture. Et on a commencé par de l'écriture audiovisuelle. Après... Là, à ce moment-là, j'avais décidé de réaliser moi, mon premier court-métrage. J'en avais écrit déjà avant et j'avais demandé à la maman de... je n'avais même pas pensé à demander à ma mère en fait ! C'était vraiment pas... Pour moi, elle était tellement éloignée de ce que je faisais qu'elle comprendrait pas, je ne sais pas, je ne lui ai pas posé la question. Ça ne m'était pas venu à l'esprit. Et la maman de mon camarade, à qui j'avais demandé de jouer dans le film, elle s'est désistée je ne sais pas, trois jours avant. Et en fait, ma mère... je suis rentrée en pleurant à la maison, j'ai dit : "C'est fichu, je vais pas pouvoir le faire" et tout. Et ma mère m'a dit : "Moi, je vais le faire." Elle était en train de peindre - c'est elle qui avait repeint toute la maison - donc elle était en train de peindre le plafond, je m'en rappelle encore et elle avait le scénario dans la main et elle peignait. Et elle a appris le texte. C'était fou quoi !

LB [00:13:17] Elle est extra dans le film, elle crève l'écran !

FG [00:13:19] Ouais ! Et en plus, vraiment, elle est bonne quoi !

LB [00:13:21] Elle est vraiment bonne.

FG [00:13:22] Ouais !

LB [00:13:23] D'ailleurs on peut le voir, il est en ligne sur YouTube, sur la chaîne des Engraineurs, il a été très peu regardé, j'ai eu l'impression de regarder un petit bijou caché en le regardant.

FG [00:13:28] Oui, c'est un bijou caché, c'est vrai.

LB [00:13:30] Vraiment hein ! Il est incroyable.

FG [00:13:32] À l'époque, on faisait des films avec des chaussures, c'était vraiment pas les mêmes moyens techniques qu'aujourd'hui. Mais bon. Mais c'est vrai que moi, c'est... Ce que je veux dire, c'est qu'elle était capable de tout faire pour nous. C'est-à-dire que pour ses enfants, c'est vraiment la lionne quoi, ma mère. Voilà.

LB [00:13:45] Ça se voit, elle est vraiment...

FG [00:13:46] Elle se dépasse quand il s'agit de nous.

LB [00:13:48] Et alors il y a quelque chose que je trouve intéressant dans l'histoire de votre famille, c'est donc votre papa qui était qui était mineur. Il est arrivé en France dans les années 50, de l'ouest de l'Algérie. Il a commencé à travailler dans la région de Saint-Etienne et votre maman l'a rejoint beaucoup plus tard, en fait, en 1981 je crois.

FG [00:14:05] Absolument.

LB [00:14:05] Est-ce que ça a une importance dans votre récit familial, ce décalage de presque trente ans entre l'arrivée de vos deux parents en France?

FG [00:14:14] Oui, ça a une importance que lui soit arrivé à cette époque-là. C'est vraiment une autre... une autre histoire, un autre pan de l'histoire. C'est vraiment... Lui fait partie de cette vague d'immigration, donc c'était avant la guerre d'Algérie, donc c'était vraiment un contexte particulier, il a pas pu retourner en Algérie pendant des années. Et c'était d'abord une immigration... Comme pour beaucoup, à l'époque, on allait chercher la main d'œuvre dans les campagnes, et l'Algérie c'était un département français dont il n'y avait pas cette notion de décider de partir pour aller chercher une vie meilleure, mon père c'était pas... Et donc cette histoire... En tout cas chez nous, j'ai l'impression d'avoir deux récits d'immigration différents quoi ! Entre l'histoire de mon père et l'histoire de ma mère, c'est vraiment deux parcours qui sont totalement différents. Ma mère, quand elle est arrivée en 81, elle, pour elle c'était une déchirure de quitter l'Algérie, de quitter cette grande famille... Elle a pas aimé la France, ma mère, vraiment. Et tous les deux, donc, du coup, mon père - avec ce décalage d'âge aussi, parce qu'ils avaient 17 ans d'écart tous les deux -, y avait deux ambiances, quoi, qui étaient différentes !

LB [00:15:15] Oui, De Gaulle et Mitterrand quoi ! C'est que ça paraît être une vie de différence entre les deux.

FG [00:15:17] Complètement. C'est exactement ça. C'est bien résumé.

LB [00:15:21] Alors donc on arrive à ce fameux moment où votre destin vraiment bascule. Donc, la rencontre avec l'association de quartier qui s'appelle Les engrâineurs, qui a été créée par un prof de français, Boris Seguin, et un ingénieur du son, Julien Sicard, pour encourager les jeunes à s'emparer de l'écriture par le biais du scénario.

FG [00:15:37] D'ailleurs, c'est pas un ingénieur du son parce qu'il a un homonyme qui est ingénieur du son.

LB [00:15:41] C'est pas vrai ! Alors j'ai lu une mauvaise source. Il est quoi en fait Julien Sicard ?

FG [00:15:42] Lui il était... À l'époque il produisait.

LB [00:15:45] Producteur donc.

FG [00:15:46] Et maintenant, il réalise aussi.

LB [00:15:48] Enfin en tout cas, l'idée, c'était de pousser les jeunes à créer des films. Est-ce que vous vous souvenez à l'époque - donc vous aviez 14 ans - de qui vous étiez ? De ce qu'étaient vos rêves, vos aspirations quand vous êtes arrivée dans cette association ?

FG [00:16:01] Je pense que comme beaucoup de gens de mon âge, j'en avais pas. J'aimais faire plein de choses, je pense que je ne le savais pas forcément mais j'étais douée pour faire plein de choses, mais je n'avais pas d'ambition. Et malheureusement, je pense que l'ambition c'est aussi conditionné par l'environnement et dans notre quartier, c'était pas... Y avait pas grand chose en termes culturels, y avait pas... Donc... Et je pense que j'étais une enfant qui s'ennuyait beaucoup. Je me suis beaucoup ennuyée et je trouve que ça a été un cadeau en fait, cet ennui. Parce que l'ennui, ça produit beaucoup de choses qui peuvent être de très belles choses. Et donc moi j'écrivais, déjà, avant que je fasse la rencontre de ce professeur, mais j'écrivais toujours mes petites histoires... J'avais un imaginaire assez riche. Donc, quand je suis arrivée là, c'était... Ce professeur m'avait remarquée parce qu'on avait un journal au collège et moi, j'étais rédactrice en chef du journal du collège, donc il m'avait dit : "Viens ! Assiste à un atelier d'écriture de l'association et comme ça, tu pourrais écrire un papier." Et je suis arrivée un mercredi après-midi pour écrire un

papier et je suis... j'ai jamais quitté l'association. Je suis arrivée le mercredi suivant avec un scénario écrit et je leur ai montré.

LB [00:17:04] La bosseuse quand même. Bûcheuse quoi.

FG [00:17:06] Bûcheuse non, parce que je suis pas très... En fait je suis plutôt... C'est des élans moi. Quand je... j'ai une... C'est la passion quoi ! C'est vraiment, ça m'a tellement plu que je l'ai écrit en une semaine, voilà ! Il faut vraiment que... Quand j'ai l'envie, je peux me dépasser, je peux tout... tout faire ! Mais faut vraiment que ce soit quelque chose qui vienne du bide quoi. Et après on a réalisé le film l'été suivant, j'avais 13 ans à cette époque-là et j'étais une adolescente quand même hyper curieuse. Mais je pense que c'était la première fois que je sentais que j'étais portée, que ce que je faisais, ça valait quelque chose. Donc ça m'a vraiment portée, ça.

LB [00:17:43] C'est la confiance qu'on vous a accordée qui vous a permis d'avoir ce déclic.

FG [00:17:46] Complètement. C'est vraiment cette confiance et c'est pour ça que, enfin moi je suis très reconnaissante, ce professeur qui est toujours dans ma vie aujourd'hui, c'est lui qui a fait toute la différence. En fait, il a fait la différence par rapport à cette confiance-là et c'était là que tout s'était passé pour moi. C'est pas après, quand le livre est sorti et le succès. C'était avant.

LB [00:18:03] Alors vous dites souvent qu'on n'a pas forcément besoin d'avoir lu mille livres pour devenir écrivaine. Vous aviez quand même quelques repères littéraires à cette époque ? Un livre qui vous aurait marquée ?

FG [00:18:11] À cette époque là, pas encore. Je pense que la seule chose dont je me souviens, c'était que la même année, donc avant que j'intègre l'association, ce même prof, il avait... Il avait proposé des cours de lecture, 'fin de la lecture facultative et il nous lisait des romans à haute voix. Et il nous avait lu un roman de Thierry Jonquet, un polar, ça s'appelait "La vie de ma mère", je m'en rappelle.

LB [00:18:34] Ah c'est drôle...

FG [00:18:35] Et il l'a lu à haute voix, donc c'était en plusieurs fois, en plusieurs séances et ça, ça m'avait transportée parce que vraiment, je m'étais dit que c'était... vivant. Et puis vraiment, je me rappelle que je fermais les yeux pendant... pendant la séance de lecture, pendant qu'il nous lisait le bouquin, quoi.

LB [00:18:55] Vous êtes devenu femme ou vous l'êtes de naissance ?

FG [00:18:59] Je ne sais pas si je le suis devenue encore maintenant, je me pose la question parce que... En fait, je sais pas, parce que j'ai l'impression que être femme, on n'est pas femme de la même manière à différentes époques de la vie et j'ai l'impression qu'on devient femme dans la contrainte. C'est peut être un peu négatif, mais j'ai l'impression qu'on devient femme vraiment dans la contrainte parce que on doit mobiliser des ressources, se renouveler, inventer tout le temps pour faire face à des contraintes en fait. Et... et donc ouais je pense que avec les épreuves que j'ai vécues dans ma vie personnelle, dans ma vie de femme, c'est ces épreuves-là qui m'ont fait devenir femme. Vraiment.

LB [00:19:41] C'est marrant parce que j'ai vraiment... J'avais écrit une autre intro que j'ai finalement abandonnée parce que je trouvais qu'elle pouvait paraître aussi véhiculer des clichés à votre sujet donc j'ai pas voulu m'y aventurer, mais y a vraiment quelque chose en vous qui est permanent de vos 19 ans à aujourd'hui, vos 32 ans, c'est qu'il y a à la fois en vous, l'adolescente et la femme. Et à 19 ans, vous aviez déjà quelque chose de très mature, de très responsable dans le regard qui était, je pense, déroutant et qui a aussi peut-être expliqué que les médias, vous ai autant adorée, autant invitée. Et aujourd'hui, on sent que vous êtes... bah vous êtes devenue maman, vous avez la maturité d'une femme adulte, mais vous avez encore cette voix d'ado, cette intonation qui est hyper... je sais pas, spontanée, un peu ironique, que je trouve... Enfin, vous avez les deux en vous en fait, l'enfant et la femme. Je sais pas si vous voyez ce que je veux dire.

FG [00:20:23] Très bien ! Ouais mais je pense que c'est vraiment... C'est vrai, quoi ! C'est bien... Ça trahit pas ce que je suis de dire ça. J'ai à la fois un côté... Je pense qu'il y a toujours la Faïza qui a envie de s'amuser, qui a envie de légèreté. J'espère que c'est toujours elle qui prendra le dessus parce que... Même dans mon écriture ! Je pense qu'il y a ça.

LB [00:20:41] Oui, tout à fait.

FG [00:20:42] C'est-à-dire qu'il y a des moments où il y a une certaine... Parfois, ça peut être un peu cru, un peu dur, et il y a toujours cette Faïza un peu qui gambade dans la ville, qui est là pour apporter un peu de légèreté.

LB [00:20:57] Votre façon de toujours mettre une petite... une petite blague, un peu d'ironie dans les moments les plus graves de vos romans, ça, c'est typiquement votre écriture, c'est

vrai. Alors donc, vous avez réalisé cinq courts-métrages, si je me trompe pas, donc RTT avec votre maman dont on parlait à l'instant, qui a même reçu des prix. Moi je me demandais, parce qu'on voit quand même dans ce film que vous avez un talent dingue et que vous savez écrire des scénarios, des dialogues surtout, avec une vraie... une vraie plume de cinéma, vous avez un casting incroyable : Clément Sibony et Isabelle Carré dans un de vos courts-métrages ! J'ai complètement halluciné, j'étais là : Mais c'est Clément Sibony quand même ! Alors, la question que je voulais vous poser, c'est : est-ce que vous auriez pu faire carrière dans le cinéma si le destin en avait pas décidé autrement?

FG [00:21:40] Peut-être, c'est vrai, parce que la première fois que j'ai écrit une histoire, c'était : "Séquence 1, intérieur jour" donc voilà... Et... Ouais, c'est ça ! c'est vrai que c'était... Si j'avais eu l'audace d'imaginer quelque chose de cet ordre-là, j'aurais plutôt... Je me serais imaginée en train de réaliser des films et...

LB [00:21:59] Mais vous y alliez ! Vous étiez en train de prendre ce chemin-là. Finalement la littérature vous a prise un peu par le col j'ai l'impression, non ?

FG [00:22:04] Absolument. C'est exactement ça. Mais j'aime toujours ça, c'est mes premières amours, après, j'aime... j'aime toujours ça. C'est vrai que maintenant, je me sens un petit peu déconnectée parce que je ne maîtrise plus les outils et je trouve que, pour moi en tout cas la manière de faire du cinéma qui me correspondrait, ce serait vraiment faire du cinéma sauvage. Avoir un matériel souple et faire jouer des gens qui ne sont pas forcément connus... Moi, ce qui me plaît dans le cinéma, c'est vraiment l'instant. C'est le... Capturer, la réalité et je pense que... Enfin en tout cas, si j'avais continué ou si j'étais amenée à le faire un jour, à le refaire, je le ferais dans ces conditions-là.

LB [00:22:37] Vous n'êtes pas sollicitée parfois pour des scénarios ou pour des choses comme ça ?

FG [00:22:39] Si si ! J'ai collaboré à des projets de scénarios, je... Je suis sollicitée et ça me plaît de le faire. Mais... Par exemple, pour des adaptations on m'a proposé d'en faire. Finalement, les projets ont pas été jusqu'au bout, parce que j'ai besoin de cette authenticité et de cette liberté et que quand même, il y a plus de liberté dans la littérature, dans le roman. Parce qu' y a pas des... On n'est pas dépendant finalement... une fois que l'objet est fabriqué... Bon après, voilà, si il marche, si les gens l'achètent, c'est vrai que c'est pas pareil, mais je veux dire, il se fabrique tout... On a juste besoin d'un stylo et c'est ça qui

me plaît. D'un stylo, de papier, d'un ordinateur, j'en sais rien, mais c'est pas très compliqué. Il n'y a pas de financement, on attend, on ne dépend pas de tout ça, d'un système qui est vraiment lourd et...

LB [00:23:29] Oui.

FG [00:23:29] Voilà.

LB [00:23:31] Il y a peut-être pas ce côté aussi... Quand vous parliez de votre prof qui vous lisait des romans à voix haute, ce côté aussi vivant finalement, que vous cherchez dans le livre ?

FG [00:23:39] Il y a moins... Je sais pas, j'ai l'impression qu'il y a moins d'immédiateté. C'est-à-dire qu'entre le moment où on finit un scénario et le moment où le film est terminé, il y a quand même... c'est du temps et je trouve ça plus difficile. Mais bon, après je suis... J'adore le cinéma, donc c'est quelque chose qui me séduit aussi pour d'autres raisons, pour d'autres choses. Donc je ferme pas la porte.

LB [00:23:58] Alors il y a beaucoup d'articles qui racontent le conte de fées qu'a été Kiffe kiffe demain, donc je vais résumer un petit peu rapidement. Donc, voilà ce fameux prof, Boris Seguin envoie un beau jour votre manuscrit à sa sœur Isabelle Seguin, qui est éditrice chez Hachette. Coup de foudre pour le texte, le roman est édité d'abord à 1500 exemplaires et vous en vendez au final six cent mille, il est traduit dans 25 pays. Vous devenez la coqueluche des médias. On est en 2006 et c'est important de le rappeler, on est un an après les révoltes de 2005.

FG [00:24:25] En 2004, Kiffe kiffe demain. Donc un an avant.

LB [00:24:26] On est en 2004, donc on est un an avant ! Eh oui, c'est ça. 2006, c'est Du rêve pour les oufs.

FG [00:24:30] C'est ça.

LB [00:24:31] Et en tout cas, on est vraiment dans un contexte très particulier concernant les banlieues. Et j'ai regardé pas mal d'extraits de vos passages radio, télé, de l'époque chez Ardisson, chez Michel Field. Vous avez une vraie candeur, une grande sincérité dans vos façon de répondre aux questions des journalistes et je me demande si, avec le recul, vous avez eu le sentiment qu'on vous faisait jouer un rôle, si vous étiez un peu là pour incarner une sorte de figure de rédemption de la banlieue française ?

FG [00:24:55] Complètement. Ce qui était compliqué... Enfin sur le moment, évidemment moi je m'en rendais pas compte. D'abord, quand je suis sortie de mon quartier, c'est la première fois que j'avais affaire à la violence. En fait, moi dans ma banlieue, j'ai pas connu la violence et faire face à des gens qui, tout d'un coup, deviennent... C'est pas forcément méchants parce que parfois, le mépris peut avoir l'air bienveillant, mais faire face à la condescendance, au racisme, au paternalisme, à tout ça, ça a été difficile à gérer d'abord parce qu'il y a eu un premier temps où je devais comprendre ce qui m'arrivait. Et en fait plus, je prenais du recul et plus je me rendais compte de la manière dont j'étais perçue, parce que ça, on ne peut pas le savoir, on ne peut pas l'anticiper quand on a 19 ans. Et puis voilà, moi, j'ai été quand même préservée, j'étais dans une famille où j'ai reçu beaucoup d'amour, beaucoup de reconnaissance donc je n'allais pas chercher ça. Et vraiment, ça a été un long moment... d'abord, ça a été tellement rapide et tellement intense.

LB [00:25:52] Oui ça vous est tombé dessus, littéralement.

FG [00:25:54] Vraiment, c'était très fort. Et vraiment, avec le temps, je me suis dit : "Mais..." J'avais l'impression, presque au bout d'un moment, de décevoir certains parce que je me conformais pas à cette image de la petite miraculée qui avait été sauvée de son environnement, de tous les fantasmes en fait qu'il y a autour de la banlieue et de la fille arabe de banlieue. C'est encore un autre... c'est une fantasmagorie très particulière. Et donc 2004, je le reprécise parce que c'est pas très longtemps après "Dans l'enfer des tournantes", après tous ces livres témoignages un peu faits au moment de Ni putes ni soumises... Donc il y a vraiment cette incarnation, là. D'abord, pour la première fois, il y avait une fille d'origine maghrébine qui venait de banlieue, qui avait écrit un livre, donc il y avait un peu le côté aussi singe savant, le phénomène... J'étais presque la vedette du zoo, en fait. Et vraiment, je l'ai senti. Je le ressentais comme ça, mais je n'arrivais pas à le formuler. Maintenant, je vous le dis parce que c'est 14 ans de recul !

LB [00:26:52] C'est digéré, j'imagine, bien sûr.

FG [00:26:53] Oui.

LB [00:26:53] Mais quand on voit la façon dont on parle de votre roman, systématiquement au bout de deux mots et il y a le mot "beurette" qui sort : "Alors, c'est l'histoire d'une beurette..." Et on vous... on vous voit écouter sans forcément

réaliser, comme vous dites, la condescendance et le racisme qu'il peut y avoir dans cette expression...

FG [00:27:09] Oui. Et même dans l'orientation des questions, il y a des choses qui m'avaient, je me rappelle, marquée, sauf que c'était tellement... Enfin... Il faut le prendre le coup, et après répondre, des fois, c'est difficile ! Mais je me souviens par exemple, d'une journaliste qui me pose la question : "Est-ce que vous avez beaucoup de frères et sœurs ?" Et je me rappelle que du haut de mes 19 ans, je m'étais dit : "Mais, on demande pas ça comme ça. A priori, on doit demander est-ce que vous avez des frères et sœurs ou combien avez-vous de frères et sœurs, mais est-ce que vous avez beaucoup de frères et sœurs ça veut dire qu'elle a déjà cette image de la famille nombreuse, des lits superposés dans la chambre du HLM, il y a vraiment ça ! Et ça, c'était rien ! Mais il y avait des trucs autrement plus violents et autrement plus... même, parfois agressifs. Mais bon, après, cette candeur-là m'a sauvée quelque part.

LB [00:27:53] Oui.

FG [00:27:53] Elle m'a aidée. Elle m'a sauvée.

LB [00:27:55] Oui, puis vous parlez de Ni putes ni soumises, c'est vrai que c'est aussi intéressant de rappeler ça. C'est qu'il y avait une espèce de besoin d'avoir des icônes, de montrer : voilà, on peut s'en sortir, mais forcément, pour s'en sortir, il faut en sortir. Il faut être extraite en fait, de cette banlieue.

FG [00:28:08] Complètement.

LB [00:28:08] C'est un peu ça dans l'idée.

FG [00:28:09] Oui, moi, j'étais un peu... J'étais coincée entre des gens de mon quartier et d'autres quartiers et des gens qui vivaient en banlieue, qui me disaient : "On est fier·e·s parce qu'enfin on parle d'une fille pour quelque chose de positif, d'une fille de banlieue. On parle de la banlieue pour des choses, pour dire des choses bien." Et donc il y avait cette fierté-là, parce que les gens avaient tellement souffert de cette image négative. Et en même temps, j'étais aussi face à des gens qui voulaient faire de moi ce qu'on appelait l'arabe de service quoi. Il y avait ça, c'était difficile de jongler entre les deux.

LB [00:28:46] Et vous vous rendez compte de ça, j'ai l'impression, en allant à l'étranger parce que d'un seul coup, quand vous êtes en promo pour votre livre en Angleterre ou au Brésil, on vous parle de vos personnages, de votre façon

d'écrire... Et vous n'êtes plus là pour parler d'immigration ou de quartiers populaires. Vous parlez vraiment de littérature.

FG [00:29:00] Ah oui ! Et là, c'est un bonheur pour moi. C'est-à-dire que là, enfin, je peux parler de ce que j'aime ! C'est-à-dire du processus d'écriture, de comment viennent les idées, de ce que je crée. Donc ça... et là, c'est vraiment à chaque fois, pour moi, c'est une bouffée d'air. Et après, je reviens en France, quoi.

LB [00:29:17] Ouais.

FG [00:29:17] Du coup c'est autre chose, mais...

LB [00:29:18] Mais c'est vrai que c'est fou ! Quand on voit les articles qui sont parus à votre sujet dans la presse anglaise, dans la presse même marocaine, c'est beaucoup plus subtil... Ça parle beaucoup mieux de vous que n'importe quel article dans la presse française.

FG [00:29:29] Complètement.

LB [00:29:30] Et d'ailleurs dans un article du Guardian, j'ai lu que le gouvernement vous avait proposé un poste, à l'époque. Est-ce que c'est vrai, cette histoire ?

FG [00:29:37] Alors c'était... Exactement c'était de participer à un chantier sur la discrimination positive.

LB [00:29:42] Ok.

FG [00:29:42] Mais moi, j'ai eu une époque où j'étais la coqueluche des ministères. J'allais, c'est-à-dire... On envoyait, à chaque fois, pour chaque ministère, un émissaire pour m'appeler ou m'écrire pour me faire venir, et c'était toujours un Arabe ou une Arabe. Donc il y avait un côté... C'est très drôle. Et donc on m'a fait venir, j'ai fait des rendez-vous, je savais absolument pas de quoi il était question. Moi, je suis pas assez... pas assez dans le calcul pour comprendre qu'il peut y avoir un intérêt pour moi. Et comme je vous ai dit, l'ambition, c'est pas forcément ma marque de fabrique. Donc, j'ai rencontré plein de gens qui m'ont proposé des choses et tout et moi, je ne voyais pas trop l'intérêt. Je ne comprenais même pas pourquoi on me sollicitait. Je me disais : "Mais ils sont sérieux ? Ils sont malades ! j'ai 20 ans !"

LB [00:30:21] Vous êtes restée super intègre en fait à chaque instant quoi.

FG [00:30:23] Heureusement. Mais en fait, vraiment, je vous dis spontanément je me suis pas dit : "Non, par loyauté, par intégrité je ne peux pas faire ça." Juste je me suis dit : "Mais..." je me suis dit surtout : "Ils sont complètement fous ! Parce que ils ont besoin, pour tel ou tel chantier, enfin telle ou telle réflexion, sur des sujets quand même qui sont très importants, il y a que moi, là en fait ?" Moi ça me chagrinerait ! Parce que je me voyais dans ma condition de juste, de jeune fille de 20 ans qui écrit des romans en plus ! C'est même pas des essais que j'écris. Je n'ai pas derrière 10 ans d'études de sociologie, donc c'est même pas une expertise que je vais apporter. J'étais lucide sur ça. Je me disais : "Mais, c'est dire à quel point on manque de gens pour venir me chercher moi."

LB [00:31:04] Alors que ce que les commentateurs de l'époque ont oublié de commenter, c'est que Kiffe kiffe demain, c'est l'histoire d'un homme qui, en abandonnant sa femme et sa fille, leur laisse la possibilité de vraiment pleinement s'épanouir. Mais pour moi, c'est un roman féministe en fait ! Je l'ai relu là, j'étais : "Mais je m'en étais pas rendue compte à l'époque ! Mais c'est carrément féministe !" C'est une histoire d'empouvoirement des femmes !

FG [00:31:26] Ouais. De reprise en main en fait de leur vie, finalement ! Et pour moi, un des trucs les plus forts dans Kiffe kiffe demain, c'est que la mère, elle apprend le français alors que ça fait 20 ans qu'elle est en France et qu'elle n'a jamais appris sa langue, cette langue. Mais c'est vrai que malheureusement, on a tellement dit : "C'est un roman sur la banlieue", ce qui est absolument pas le cas en fait. Parce qu'on m'a pas bien écoutée, mais moi j'ai toujours dit : "C'est un roman sur l'adolescence", parce que c'est cette voix de cette adolescente... C'était ça, moi, que je racontais. Mais oui, c'est vrai que, voilà, c'est des personnages de femmes qui sont très forts. Maintenant, c'est évident que je l'aurais écrit différemment si c'était aujourd'hui, parce que je me trouve... On parlait de la candeur, mais... Je trouve que c'est une écriture hyper naïve, et maintenant, si je dois relire des passages, je me dis : "Oh la la mais vraiment je..." il y a des choses que j'ai raconté comme ça, parce que c'était l'époque et c'était mon regard, évidemment, mais je le trouve très naïf quoi !

LB [00:32:10] Oui, mais y a une grande... Y a une grande justesse aussi. Je pense que... Je ne sais pas, moi aussi en le relisant... Je trouve que déjà il n'est pas si éloigné de votre écriture d'aujourd'hui. Enfin évidemment, il y a plus de maturité dans votre façon d'écrire aujourd'hui mais, il y a ce côté... On lit des choses qu'on pense parfois et qu'on n'arrive pas à agripper. Et vous, vous les agrippés, vous les mettez sur le papier, je trouve ça... Je trouve qu'il y a déjà ça, il y a déjà cet

art-là, en tout cas, à l'époque. Et j'ai lu ce passage dans l'une de vos interviews. Vous dites : "En fait, tout ce que j'écris, c'est une sorte de lettre d'amour à mon père." Et c'est drôle, parce que moi, j'ai l'impression qu'en fait c'est à votre mère que vous rendez hommage sans cesse. D'ailleurs, récemment, chez Augustin Trapenard, dans Boomerang, vous avez lu un texte magnifique où j'ai encore lu un hommage à votre maman. Vous parlez de cette femme qui est en France depuis vingt ans et qui est courbée par le poids des années, dont les enfants ont des rêves qui les dépassent, qui la dépasse déjà. Est-ce que je me trompe ? Est-ce que vous rendez pas aussi un peu hommage à votre maman sans cesse ?

FG [00:33:08] Ah si ! Bien sûr !

LB [00:33:08] Vos personnage féminin sont toujours incroyables, ils lui ressemblent toujours un peu, en fait.

FG [00:33:11] Mais c'est vrai, qu'ils prennent beaucoup de place. C'est marrant parce que je pense que je rends hommage à ma mère, évidemment, et à mon père par l'absence ou par les silences, par d'autres choses. Mais en fait, je dis c'est une lettre d'amour à mon père parce que ma mère je lui parle. Je lui ai parlé, davantage. Et mon père y avait beaucoup plus de pudeur donc, plus difficilement on a partagé des choses, des sentiments. Donc c'est vrai que... Mais c'est une lettre d'amour aux deux, en fait. Et pour moi, ça n'a d'intérêt que pour ça, en fait, ce que je fais. Vraiment, ça n'a d'intérêt que pour ça parce que je trouve que c'est une génération, c'est des gens qui ont... À qui on n'a... Je trouve qu'on n'a pas rendu suffisamment hommage en fait. Vraiment ! Et leur courage et vraiment leur bravoure et tout ce qu'ils ont fait pour faire tenir ma génération debout et après, dans mon histoire personnelle... Voilà, mes parents, je trouve que c'est incroyable avec le recul ! Et maintenant que je suis maman, je vois à quel point c'est incroyable, ma mère elle est toujours là et voilà, donc je l'ai encore près de moi et c'est différent parce que mon père je l'ai perdu. Voilà, donc j'ai l'impression qu'il faut laisser des traces. C'est des gens qui ont été silencieux, c'est des gens qui ont été... qui ont rasé les murs, qui ont subi beaucoup d'humiliations et qui ont été dans le silence, qu'on a ignorés. Donc, c'est pour ça que j'ai l'impression qu'il faut les raconter, qu'il faut laisser des traces et qu'il faut... qu'il faut leur redonner un peu... En fait, finalement, parler de la beauté de ces gens parce qu'ils le méritent et que je trouve que ça a a manqué.

LB [00:34:44] Votre papa il a eu le temps, quand même, de voir votre travail ?

FG [00:34:47] Ouais !

LB [00:34:47] Il a déjà fait des retours sur vos livres, sur...

FG [00:34:50] Moi, je pense que vraiment, ce que je dis souvent, c'est que : le moment où, pour moi, ça aurait pu s'arrêter, c'est quand j'ai reçu le premier exemplaire de Kiffe kiffe demain, à la maison. Et moi j'avais pas vraiment dit à mes parents ce qui était en train de se tramer parce que ça me semblait tellement irréel que j'en ai pas vraiment parlé. On a reçu le premier exemplaire de Kiffe kiffe demain à la maison et j'ai déballé le livre avec mes parents, y avait écrit Guène sur la tranche de la couverture. Et le fait qu'il y ait le nom de mon père sur un livre, je vous assure, en fait, ça aurait pu vraiment s'arrêter pour moi. C'était ça mon accomplissement. Voilà.

LB [00:35:19] Il était fier lui aussi ?

FG [00:35:20] Ouais.

LB [00:35:20] Il vous l'a dit ?

FG [00:35:21] Ouais !

LB [00:35:23] Alors, bah justement, Kiffe kiffe demain, il est dédié à vos parents. Et Millenium Blues, il est dédié à votre fille, donc il y a vraiment ce côté de transmission, de transition aussi, qui est un peu la génération Y comme vous la décrivez, qui fait le pont entre deux mondes. Millenium Blues c'est vraiment un roman magnifique qu'il faut absolument lire. Alors j'ai beaucoup hésité pour choisir un passage à vous faire lire ici et finalement, j'ai choisi celui sur la maternité. Vous êtes d'accord pour le lire ?

FG [00:35:49] Avec plaisir.

LB [00:35:49] Alors je vous retrouve la page... Voilà, c'est juste ce chapitre.

FG [00:35:59] Alors, le titre du chapitre, c'est : "Les mots que l'on choisit." "Il faut admettre que ce n'est pas simple d'être une femme qui élève un enfant seule. Dans les magazines, on parle de maman solo. On a dû inventer une formule un peu funky pour éviter de dire "maman seule" parce que "seule", c'est trop triste. Maman solo, ça sonne comme un choix. C'est une formule plus soft qui ne raconte pas la trouille de tomber malade, la disponibilité permanente. Ça ne raconte pas qu'on fait à la fois le gentil et le méchant flic, la maman et le papa. Ça ne dit pas qu'on ne se repose pas, qu'on doit trimballer son enfant partout avec soi parce qu'il n'y a personne pour prendre le relais, qu'on ne peut pas craquer, que c'est obligatoire d'être

forte. Ça ne raconte pas tout ça. Le problème, ce n'est pas de vivre sans homme ni de se séparer d'un homme. Ce qui est difficile, c'est de ne pas vivre avec l'idée qu'on a d'un homme. Ce qui est difficile, c'est de se séparer de cette idée. Oui, c'est ça. Le plus dur, c'est de ne pas vivre avec Charles Ingalls. Pourquoi les hommes finissent toujours par partir ? Ils fuient, ils nous laissent. Ils ont d'autres choses à conquérir. Les pères partent, ils nous abandonnent et s'en vont ailleurs. Les pères disparaissent toujours d'une façon ou d'une autre. Parfois, ils meurent. Ils s'en vont trop tôt. Il ne nous laissent jamais le temps. Les femmes restent, elles sont là à faire de leur mieux. Elles ne sont pas lâches. Est-ce que j'arriverai à faire de la place à quelqu'un à nouveau ? Est-ce qu'un autre sentira l'odeur de ma peau encore ? J'ai envie de croire que oui. Je voudrais me sentir belle et digne d'être aimée. J'aimerais réussir à transformer mes échecs en expériences. Je n'ai pas envie d'abandonner. Si j'étais un homme, sans doute, je me poserais moins de questions. Peut-être que les hommes sont plus légers. On l'a perdue, cette légèreté. On l'a perdue pour toujours. Ce n'est pas Dominique Strauss-Kahn qui me contredira. Ce sont ses mots et les mots ont leur importance. On l'oublie trop souvent. Lui, a été accusé de viol sur une femme de chambre et a qualifié ça de "faute morale". Oui, il faudrait redonner aux mots leur importance. En 2011, dans cette suite 2806 du Sofitel de New York, une agression sexuelle a eu lieu et c'est à la victime qu'on a pris sa légèreté pour de bon. Les femmes ne devraient pas avoir le monopole de la culpabilité. C'est aux hommes d'être moins légers et les mots que l'on choisit sont importants."

LB [00:38:07] C'est d'une puissance incroyable, surtout quand on sait qu'entretemps, y a #MeToo qui a explosé. On dirait que vous parlez de ça quand vous dites que les mots sont importants. Presque.

FG [00:38:16] J'ai aucun souvenir du moment où j'ai écrit ce passage. Donc, je n'arrive pas à savoir si c'était avant ou après cette histoire. Il me semble que c'était un peu avant. Mais c'est vrai que... En fait, c'est une manière de redonner la place aux choses. Et écrire c'est ça, le cadeau, c'est de pouvoir réorganiser les mots en fait et redonner une place... une place aux choses. Et c'est vrai, moi je parle de légèreté, mais en fait, j'ai l'impression qu'on dit plein de choses en ce moment sur le combat des femmes, sur reprendre notre place. Et ça commence par là en fait ! Ça commence par quels mots on emploie, quels mots on choisit, c'est très important ! C'est très important.

LB [00:39:00] Je crois qu'il y a aussi un lien dans ce passage, vous glissez en fait de l'idée de la maternité et de transmettre la vie à une réflexion sur la masculinité et sur ce

que les hommes font, ce que les hommes valent. Et cela me fait penser à votre avant-dernier roman, "Un homme, ça ne pleure pas", je crois que vous l'avez écrit quand vous étiez enceinte de votre fille. J'ai l'impression qu'il y a une espèce de connexion comme ça dans votre esprit, entre... Enfin la connexion, elle est un peu plus évidente que ça, mais...

FG [00:39:26] Non mais c'est vrai parce que j'ai commencé à écrire le précédent roman, j'étais enceinte de ma fille et au même moment, j'ai mon papa qui... qui était tombé malade et y avait une espèce de... C'était un moment un peu flou quoi, entre la vie qu'arrivait et la mort aussi qui arrivait. Donc je me sentais vraiment comme un trait d'union quoi. Et je m'étais posée des questions à ce moment-là que je ne m'étais pas posée vraiment avant sur l'idée de la transmission On en parlait tout à l'heure, mais de ce que j'avais envie de garder de mon père, ce que je voulais donner à ma fille, quelle langue j'avais envie de lui parler, qu'est-ce que je lui raconterai de mon histoire, ce que j'avais envie de garder qui était important, les choses qui étaient... Qu'il fallait remettre en question, justement, des choses qu'il fallait... Voilà, j'avais... je me disais là, c'est le moment où je fais... où j'utilise le tamis. Donc voilà. Mais c'est vrai que le rapport entre la maternité et le... et c'est pas un hasard si j'en arrive à parler de ce qu'est... de la place de l'homme et de la masculinité etc., parce que avoir un enfant, c'est une coresponsabilité. Mais moi, de mon expérience, de ce que je vois autour de moi aujourd'hui, j'ai l'impression que comme on porte l'enfant, bah c'est notre responsabilité, c'est la responsabilité des femmes. Et voilà, il faut remettre aussi ça en question.

LB [00:40:43] Je crois que c'est le moment où je dois poser la question fatidique : comment vous entendez-vous avec votre utérus, Faïza Guène ?

FG [00:40:48] Roh la la... Est-ce que c'est un peu indélicat si je parle de ça là maintenant, mais c'est mon premier jour de règles. Donc je suis dans un rapport un peu conflictuel en ce moment avec ça.

LB [00:40:54] J'adore, c'est parfait !

FG [00:40:57] Voilà, pardon, je suis à J1, comme on dit vulgairement. Mais quand même, c'est important pour moi de dire que maintenant que je suis maman, et c'est peut-être... Ça peut bousculer tout ce qu'on dit sur le féminisme, etc. Mais vraiment, j'ai compris que ça donne une résonance à tout ce que je suis et à tout ce que j'ai fait jusqu'à maintenant. Jusqu'au moment où j'ai eu ma fille... En fait, ça a donné du sens. J'avais l'impression que le jour où j'ai mon enfant, j'ai posé la dernière